

Fabio Geda

Histoire d'un fils



L'histoire vraie d'Enaiatollah Akbari,
après *Dans la mer il y a des crocodiles*

J'AI
LU

Histoire d'un fils

DU MÊME AUTEUR

Dans la mer il y a des crocodiles, Éditions Liana Levi, 2011 ; J'ai lu, 2022.

FABIO GEDA
ENAIATOLLAH AKBARI

Histoire d'un fils

Traduit de l'italien
par Samuel Sfez



TITRE ORIGINAL
Storia di un figlio

© Baldini + Castoldi avec Grandi & Associati, 2020

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Istya/Slatkine & Cie, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le seul désir de notre peuple est
qu'être hazara ne soit plus un crime.*

Abdul Ali MAZARI

Voilà mon histoire, peut-être que vous la connaissez déjà : je m'appelle Enaiatollah Akbari, mais tout le monde m'appelle Enaiat. Je suis né en Afghanistan, dans le Hazarajat, une région montagneuse à l'ouest de Kaboul, sauvage, faite de terre et de roche, tapissée de pâturages et avec le ciel le plus limpide que vous puissiez imaginer. L'hiver la neige, la nuit les étoiles, partout – tellement qu'on en retrouve jusque dans ses poches. Le Hazarajat est la terre des Hazaras, mon ethnie. Elle est grande comme la moitié de l'Italie, et compte moins de dix millions d'habitants.

Depuis Turin, où j'habite maintenant, quand il m'arrive de lever le regard vers les Alpes, surtout à la fin de l'hiver, quand les dernières neiges couvrent jusqu'à la limite des forêts brûlées par le froid, alors, de temps en temps, je sens naître une sorte de nostalgie qui me chatouille la nuque et me ramène à la chaleur des braises de ma maison à Nava, aux cris

des amis rassemblés dans la rue pour jouer au *buzulbazi*, aux odeurs de la cuisine de ma mère et surtout à sa voix, qui dit : Enaiat, Enaiat *jan*, j'ai besoin de ton aide, il faut aller chercher l'eau. Enaiat, où est-ce que tu es encore passé ?

Quand j'avais dix ans, maman a décidé que le mieux qu'elle pouvait faire, vue la situation dans laquelle je me trouvais, était de m'emmener à Quetta, au Pakistan, et de me laisser là-bas pour vivre dans la rue en compagnie de nuées d'enfants sauvages. Avec le temps, j'ai compris que pour elle, me savoir en danger mais en voyage vers un avenir différent valait mieux que me savoir proche, mais dans la boue de la peur de toujours ; et que, en fin de compte, elle préférait me confier à un groupe braillard de semi-orphelins qui survivait grâce à la générosité des commerçants d'un *bazar*, plutôt que de me livrer à un riche marchand de notre région qui collaborait avec les talibans, en paiement d'une hypothétique dette contractée par mon père.

Je me rappelle bien le jour où tout a commencé. J'étais petit, mais pas au point de ne pas remarquer que quelque chose n'allait pas : l'odeur de la peur s'était répandue dans notre maison comme celle du *qhorma palaw* oublié sur le feu. Un matin, cet homme, qui comme je l'ai dit collaborait avec les talibans, avait désigné mon père, lui avait fait signe d'approcher et lui avait ordonné de se rendre

en Iran avec un camion pour chercher certains produits à vendre dans ses magasins : des couvertures, des étoffes, de fins matelas d'éponge. Pour l'obliger, il lui avait dit : si tu ne vas pas en Iran chercher ces marchandises, on tue ta famille ; si tu t'enfuis avec la marchandise, on tue ta famille ; si quand tu reviens il manque de la marchandise ou si elle est abîmée, on tue ta famille ; si tu te fais arnaquer, on tue ta famille. Bref, si quelque chose allait de travers : on tuait ta famille. Ce qui, comme je le fais souvent remarquer, n'est pas une manière très sympathique de faire des affaires.

De nombreux mois plus tard, alors que papa franchissait un col de montagne, un groupe de bandits a attaqué le camion dans lequel il voyageait. La nouvelle de sa mort nous est parvenue le soir, au bras de l'obscurité, et malgré nos tentatives pour la laisser dehors – *non, ce n'est pas vrai, non, c'est impossible* –, elle a fini par entrer, et elle est restée dormir chez nous. Le matin, elle était encore là. Mais pas seule. Le riche marchand aussi, à peine avait-il appris la nouvelle, s'était aussitôt présenté chez ma mère, mais pas pour lui dire, par exemple, toutes mes condoléances, je suis désolé, si je peux faire quelque chose ; mais pour l'informer qu'en mourant, mon père lui avait causé un tort, que la marchandise avait disparu par sa faute, qu'il n'avait pas su la défendre, et que maintenant c'était à elle de le rembourser.

Si elle ne trouvait pas l'argent, aucun problème : il me prendrait, moi.

J'ai vécu à peine plus d'un an au Pakistan. Puis en Iran, environ deux ans et demi. Puis la Turquie et la Grèce. Et pour finir, je suis arrivé en Italie. On était en 2004. En septembre, pour être précis. Vu que non seulement je n'avais pas de papiers valables mais que je n'avais pas de papiers du tout, et que je ne savais même pas exactement quand j'étais né, les policiers ont décidé que pour le restant de mes jours, je fêterais mon anniversaire le premier jour de ce mois-là, septembre – au cas où vous voudriez me souhaiter joyeux anniversaire.

Quatre ans après mon arrivée en Italie, après avoir trouvé un endroit que je pouvais appeler chez moi, après que, un jour à la fois, luttant contre mes démons, entre ma tête, mon cœur et mon ventre s'était créé un espace vide, je me suis rendu compte que je pouvais peut-être arrêter de rester recroquevillé sur la seule idée de survivre, et j'ai commencé à me demander si je pouvais retrouver ma famille : ma mère, mon frère, ma sœur, et certains oncles à qui j'étais attaché. Je voulais découvrir ce qu'ils étaient devenus. Pendant longtemps, je les avais comme effacés, car oublier est une bonne manière de ne pas souffrir ; ce n'est pas de la méchanceté, mais parce que, avant d'avoir assez de place dans ta tête pour

t'occuper des autres, il faut trouver le moyen d'être bien avec toi-même.

Quand j'ai compris que, grâce aux personnes qui m'avaient accueillies, je pouvais vraiment faire quelque chose de beau avec ma vie, peut-être même quelque chose d'utile, certaines questions ont commencé à faire surface sans que j'aie besoin de creuser trop profond dans mes souvenirs. Est-ce que ma mère, mon frère et ma sœur étaient encore vivants après sept ans de guerre ? Depuis l'automne 2001, à cause de la guerre déclenchée par les attaques terroristes du 11 septembre, l'Afghanistan était devenu un enfer. Bon, avant ce n'était pas une promenade de santé, surtout pour nous, les Hazaras, mais à partir de 2001 les choses s'étaient encore compliquées : maintenant, les milliers de morts n'étaient plus seulement causées par les groupes extrémistes, mais aussi par les bombardements de la coalition de l'OTAN qui soutenait le gouvernement afghan contre les talibans et al-Qaïda. Quelle vie avaient-ils menée pendant cette période ? Avaient-ils été blessés ? Étaient-ils encore ensemble, ou étaient-ils séparés ? Avaient-ils fui ? Où ?

Pour eux, il était impossible d'entrer en contact avec moi parce que a) ils n'avaient pas la moindre idée d'où j'étais passé et b) ils n'avaient aucun moyen de le découvrir. Moi, par contre, j'avais une possibilité de savoir ce qui était advenu d'eux. J'ai donc décidé de me renseigner.

Un jour, j'ai appelé un de mes amis afghans de Qom – une ville en Iran où j'avais travaillé pendant mon voyage –, dont le père vivait à Quetta, au Pakistan, et je lui ai demandé s'il était envisageable qu'un homme de sa famille se mette en voyage pour aller chercher la mienne en Afghanistan.

J'ai dit : si ton père réussit à trouver ma mère, mon frère et ma sœur, je pourrais le dédommager et lui faire parvenir la somme nécessaire pour les ramener avec lui à Quetta. Emporté par mon élan, je n'ai même pas attendu qu'il me réponde oui ou non et j'ai commencé à lui expliquer où ils habitaient et ainsi de suite, s'ils étaient encore à Nava, bien sûr, ou au moins dans le Hazarajat.

Mon ami, un garçon sympa avec qui j'allais parfois jouer au foot après le travail à l'usine, m'a laissé parler (j'étais surexcité, au point de ne plus respirer) et quand j'ai enfin terminé, il m'a répondu que c'était trop compliqué pour lui de transmettre cette avalanche d'informations avec ses parents et qu'il risquait de se tromper : Voilà ce qu'on va faire, je te donne le numéro de mon père, tu l'appelles au Pakistan et tu lui parles toi-même, d'accord ?

Et c'est ce que j'ai fait. Je lui ai téléphoné. Son père – qu'à partir de maintenant on appellera *mama* Asan – s'est montré très gentil. Pour commencer, il m'a dit de ne pas m'inquiéter pour l'argent. Il a affirmé que, si ma mère était en Hazarajat sans savoir si j'étais mort ou vivant, tout comme moi je ne savais

pas si elle était morte ou vivante, c'était pour lui un devoir d'aller la chercher.

J'ai répondu que, même si c'était un devoir pour lui, je paierais tout de même pour le voyage, pour son dérangement et tout, parce que le sens du devoir est une bonne chose, mais l'argent aussi est important. Et puis c'était un voyage dangereux. Dans une zone de guerre.

Je me suis donc résigné à attendre. Du temps a passé. J'avais presque perdu espoir. Puis, un soir, j'ai reçu un appel. C'était *mama* Asan. Il m'a salué, m'a dit que ça n'avait pas du tout été facile de les retrouver parce qu'ils avaient quitté Nava pour un village dans une autre région de l'Hazarajat, mais que pour finir il avait réussi et que, quand il avait expliqué à ma mère que c'était moi qui l'envoyais et que je voulais qu'ils partent pour Quetta, elle ne l'avait pas cru. Mon frère non plus. Ils ne voulaient pas partir. Puis il m'a dit : attends. Il voulait me passer quelqu'un au téléphone. Alors mes yeux se sont remplis de larmes, parce que j'avais déjà compris qui c'était, ce quelqu'un.

J'ai dit : *maman*.

De l'autre côté, aucune réponse.

J'ai répété : *maman*.

Alors du combiné est arrivé seulement un souffle, mais léger, et humide, et salé. Elle aussi pleurait. Nous nous parlions pour la première fois depuis huit ans, huit ans, et ce sel et ces soupirs étaient tout ce qu'une mère

et un fils peuvent se dire après tant de temps. On est restés comme ça, en silence, jusqu'à ce que la communication s'interrompe. À ce moment, j'ai su qu'elle était encore en vie. Et là, peut-être, je me suis rendu compte pour la première fois que moi aussi.

1

Même si nous ne nous étions pas parlé depuis huit ans, même si ma voix avait changé, maman m'a reconnu tout de suite. Moi, je ne me souvenais pas de sa voix. Au début, j'avais essayé de la faire revenir, mais sans succès et au prix d'une grande douleur. Les voix avaient disparu en premier, avant les visages et d'autres détails. Mais dès que je l'ai entendue – et c'était bien la sienne, aucun doute là-dessus –, j'ai eu l'impression de reprendre mon souffle après une très longue apnée. Un frisson est parti du bas de mon dos, il a remonté ma colonne vertébrale et a explosé dans mon cerveau.

Comme je l'ai dit, cette première fois nous n'avons échangé que des sanglots, jusqu'à ce que la communication soit interrompue. Puis l'homme a rappelé et me l'a passée à nouveau, mais nous étions encore trop émus pour parler vraiment, et nous avons seulement réussi

à entasser des mots maladroits. Alors le lendemain, après les cours au lycée Lagrange où j'étudiais pour devenir opérateur technique des services sociaux, je me suis précipité dans un call center de Porta Palazzo, non loin du lycée, et je l'ai rappelée.

L'homme qui m'a répondu n'était pas *mama* Asan, j'ai expliqué qui j'étais et un instant plus tard là voilà à nouveau, sa voix, *de l'oxygène*, qui me faisait des chatouilles dans la tête. Cette fois-ci, nous nous sommes tous les deux concentrés pour ne pas continuer à nous jeter nos émotions comme des boules de neige à sept mille kilomètres de distance, nous avons commencé à parler vraiment, à dire des choses qui avaient un sens, en tout cas nous avons essayé – disons que c'est allé un peu mieux à chaque fois. Je me rappelle que la communication coûtait soixante-dix centimes la minute et que la connexion s'interrompait tout le temps, alors à chaque fois que je refaisais le numéro je devais repayer la mise en relation, un truc qui d'habitude m'aurait rendu dingue parce que je n'avais pas beaucoup d'argent, mais j'étais tellement heureux de lui parler que j'aurais dépensé n'importe quelle somme.

Comme vous pouvez imaginer, on en avait, des choses à se raconter – et pas qu'un peu ! Des deux côtés, il y avait des aventures rocambolesques pour lesquelles pleurer, rire, s'effrayer, pousser un soupir de soulagement

et j'en passe, mais pourtant non : le truc incroyable, c'est que sans rien nous dire, sans nous mettre d'accord, nous nous sommes tous les deux mis à parler de choses banales – mon quotidien, le sien. Bref, du présent, pas du passé.

Une des premières choses qu'elle m'a demandées, c'est si je mangeais. Je dis bien : *si je mangeais*. La question que n'importe quelle mère poserait à son enfant loin de la maison pour une excursion ou des vacances. J'ai répondu que je mangeais beaucoup, elle pouvait me croire, et que de ce point de vue, je ne pouvais pas tomber dans un meilleur endroit. Je lui ai dit : Maman, je suis en Italie, bien sûr que je mange !

Nous avons parlé de la famille qui m'hébergeait, de la maison, de l'école. Qu'est-ce qu'elle a été heureuse de savoir que j'avais recommencé à étudier : ravie. De mon côté, je voulais avoir des nouvelles de mon frère et de ma sœur. Ils allaient bien, ils étaient toujours restés ensemble, ma sœur s'était mariée. *Mariée ?* Et elle avait une fille. *Une fille ?* Je n'y croyais pas. On parlait bien de la petite fille qui m'essuyait le visage quand je pleurais et me tartinaient d'onguents quand je tombais au bord de la rivière en poursuivant mes camarades de classe ; mais qui, en y réfléchissant, avait plus de vingt ans et dans notre culture il était normal qu'elle soit mariée et ait des enfants.

J'ai demandé à maman des nouvelles de parents et d'amis qui m'étaient chers. Certains étaient morts. D'autres avaient été obligés de partir. D'autre encore se trouvaient dans des camps de réfugiés, et qui sait combien de temps ils y resteraient. Il y en avait beaucoup dont elle n'avait pas de nouvelles. Peu de personnes avaient réussi à rester chez elles, certaines y étaient retournées et avaient dû partir à nouveau. Au Hazarajat, ma terre merveilleuse, la souffrance était encore partout, comme l'humidité, dans l'air que l'on respirait, dans la boue des rues, dans les mines antipersonnel qui ressemblaient à des jouets, dans les branches des pruniers et la fumée de l'opium. Maman m'a dit que je devais m'estimer chanceux, très chanceux, c'était comme si j'avais trouvé un passage secret pour ressortir à l'autre bout du monde. Une porte magique. Qui me fait penser à celles dont parle Mohsin Hamid dans *Exit West*, un roman magnifique que j'ai lu il y a longtemps. Tu entres, et quand tu franchis le seuil tu te retrouves en Europe ou en Amérique.

Maman a dit ça – le passage secret etc. – parce qu'évidemment, je ne lui avais rien raconté de mon voyage. Si je l'avais fait, elle aurait découvert que ça n'avait rien d'un passage secret : ça ne s'était pas du tout passé comme ça. Aucune magie, aucun seuil enchanté à franchir pour – *hop !* – se retrouver prodigieusement à Londres ou je ne sais où.

Maman ne m'a jamais demandé ce qui s'était passé après qu'elle m'a laissé à Quetta ; elle ne me l'a jamais demandé et je n'ai pas voulu le lui dire. Elle n'a jamais su ce que j'ai vécu pendant ces cinq années. Elle n'a rien su de la fabrique de Qom et de la pierre qui m'est tombée sur la jambe et m'a déchiré la chair ; du policier qui m'a volé ma montre et de ceux qui ont failli me tuer en me tirant dessus à la frontière avec l'Iran. Elle n'a rien su des vingt-six jours de marche dans la neige pour arriver en Turquie, des morts à qui j'ai volé leurs chaussures, des trois jours dans le double-fond du camion, lancé à toute vitesse à travers la Cappadoce, avec deux bouteilles : une pour boire, l'autre pour pisser dedans. Elle n'a rien su de Liaqat, tombé à l'eau pendant que nous traversions le bras de mer qui sépare Ayvalik de Lesbo, de la vie terrible à Athènes, des nuits confuses à Ostiense ; de la peur et des questions ; de la colère et de l'impuissance. Tout ce ressac qu'aujourd'hui encore, je sens creuser dans mes os, comme certains vers dans le désert. Des fantômes qui longtemps m'ont rendu visite la nuit. Je ne lui ai jamais rien dit – rien raconté. Parce qu'elle aurait souffert. Et je ne voulais pas.

Qu'est-ce que ça aurait changé ?

L'informer n'aurait pas modifié mes souvenirs ni effacé les faits. Je lui ai dit que le voyage avait été compliqué, oui, toujours les mêmes problèmes avec les trafiquants

– va leur faire confiance, à ceux-là – mais que ce n'était pas la peine de remuer tout ça ; l'important c'était d'avoir réussi. J'étais arrivé en lieu sûr, j'allais à l'école, j'avais des amis, et surtout on m'avait reconnu le statut de réfugié, ce qui me permettait de projeter une nouvelle vie en Europe.

Voilà comment ça s'est passé. À partir du moment où nous nous sommes parlé, où nous avons recommencé à discuter, c'est comme si nous avions, sans nous le dire, convenu de nous concentrer sur le présent et l'avenir sans évoquer un passé qui risquait de noyer la discussion. Car en parler aurait voulu dire affronter cette nuit d'automne au *samavat* Qgazi de Quetta, où elle m'avait fait faire trois promesses et où je ne l'avais plus trouvée le matin ; cela signifiait décider si j'étais en colère et s'il y avait quelque chose à pardonner, si je lui avais déjà pardonné ou si je devais la remercier.

Trop difficile.

Ce qui signifie que moi non plus, pendant longtemps, je n'ai pas su exactement ce qui leur était arrivé depuis le retour de maman de Quetta jusqu'aux attentats du 11 septembre, puis du début des bombardements américains jusqu'au jour où un homme que j'avais chargé de les chercher était mystérieusement apparu à leur porte accompagné par une femme de Nava qui, il y a très longtemps, avait reçu une



14107

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 5 mai 2024

Dépôt légal mai 2024
EAN 9782290361733
OTP L21EPLN003148-397311

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion